

DES JEUNES PAS MOUS DU GENOU

Couchée dans l'herbe fraîche, je regardais les étoiles. La tête posée sur mon bras, les jambes repliées, les yeux levés vers le ciel, je savourai encore les derniers instants de cette nuit mourante, tentant de graver au fin fond de ma mémoire la douce clarté de ces étincelles éparpillées, la lueur dorée de ces milliards de lucioles posées délicatement sur cette toile sombre nommée ciel... Le soleil n'allait pas tarder à se lever, à darder ses durs rayons sur la terre encore endormie. Je sortis brusquement de ma rêverie lorsque j'entendis ma mère approcher à petits pas ; me relevant rapidement, je tentai de m'épousseter un peu, afin d'éviter que mon absence ne lui saute aux yeux trop rapidement.

« Tu t'es encore levée cette nuit ? me dit-elle calmement ; mais à la manière dont elle me dévisageait, je compris vite qu'elle contenait sa fureur. Mais qu'as-tu donc dans la tête pour te lever à l'aurore et sortir dans le jardin ? La nuit est faite pour dormir et se reposer, que Diable ! Non pas pour aller courir dans les champs, à moitié nue ! Tu vas rentrer tout de suite te mettre au chaud ! Et regarde moi quand je te parle je te prie ! tonna t'elle dans un accès de colère.

Je restais cependant les yeux indubitablement fixés sur mes pieds nus. Je m'amusais du chatouillis des hautes herbes, je tentai vainement de m'enraciner dans la terre meuble et brune. Je ne voulais pas regarder ma mère, elle ne comprenait pas, elle m'aurait dérobé, rien qu'avec un seul de ses regards froid et perçant, les petites miettes du ciel étoilé que j'avais volées et soigneusement cachées au fond de mes yeux. Elle poussa un soupir d'exaspération et me fit rentrer dans la maison. Je quittais alors à regret cet endroit sans barrières aucunes, paisible, où je pouvais oublier, pendant quelques temps, la présence humaine.

Nous passâmes le petit déjeuner dans un silence quasi monacal, où toute la famille écoutait religieusement la « sainte » radio débiter son lot de catastrophes, d'accidents, d'attentats, aussi riches et variés que le sont les reflets de l'aube. Et toute la famille, du petit frère encore engourdi de sommeil, au père stressé, le nez dans son bol de café, tous se laissaient bercer par le flot continu des informations, laissant tranquillement la dure tâche de sélection et d'analyse au cerveau. Je quittais souvent la table avant tout le monde, m'échappant ainsi de cette vision terrifiante qu'est la société moderne : écouter les informations le matin, prendre la température du monde, entendre débiter des centaines de nouvelles, pour finalement retenir celle qui se démarquera des autres, la moins sanglante peut-être, ou celle qu'on comprend le mieux finalement comme l'histoire de la dame ayant perdu son petit caniche ! Bien sûr, il faut le concéder, toutes ces horreurs sont bien loin de chez nous, alors que la pauvre dame, on la comprend, au fond. Voilà le rituel s'exerçant chez moi chaque matin. Après m'être brossé les dents, je pris mon sac à dos et quittai la maison, envoyant un baiser en l'air, destiné à tous les membres de la famille et râlant intérieurement contre mon frère, qui décidément, pensait que l'eau ne pourrait jamais manquer, étant donné le temps qu'il passait sous la douche. En longeant ma rue en direction du lycée, je repensai au reportage que j'avais vu la veille au soir, celui qui traitait de la déforestation en Amazonie. La vision de tous ces arbres coupés, broyés, compactés pour finalement sortir méconnaissables, aussi plats que des ailes de mouche, sous la forme de feuilles d'un blanc laiteux, m'avait chamboullée. Ces dizaines d'hectares de forêts brûlés pour permettre à la population galopante de se fabriquer un toit ; ces énormes volutes de fumée, noire, compacte, virevoltant dans un ciel bleu d'une pureté naïve, m'avaient touchés et les paroles, si souvent assénées dans les informations, à propos du réchauffement climatique, du déboisement massif, de la faune menacée, m'étaient revenues soudainement à l'esprit. Mais que font les Hommes ? Ne voient-ils donc pas qu'ils détruisent leur habitat, ainsi que celui de leurs enfants ? Le cœur gros, je continuai cependant mon chemin, pressant le pas pour ne pas arriver en retard à mon premier cours.

Assise le plus souvent près d'une fenêtre, j'aimais regarder dehors, malgré la pauvreté du paysage qui s'offrait à mes yeux. Quelques arbres dispersés et dégarnis, un petit coin de pelouse d'un vert terne. Cela suffisait cependant à satisfaire mon imagination et je la laissais galoper, effectuer des roulades dans l'herbe parsemée de pâquerettes, grimper agilement aux arbres ou se cacher dans les bosquets secs. Mais ces divagations n'étaient pas du goût de certains professeurs, qui bien sûr ne voyaient pas l'intérêt de passer des heures à regarder le ciel. C'est sûr que la fantaisie du monde passait pour eux dans la diversité des organisations productives ou dans des démonstrations complexes et exténuantes à

comprendre ! Mme Duplessis me sortit de la rêverie où je m'étais lovée en m'interrogeant sur le mouvement brownien, donnée indispensable à la compréhension de la pression d'un gaz

« Je ne sais pas, madame », lui répondis-je, tournant lentement les yeux d'un nuage de pâquerette répandus le long du trottoir à sa face blanchâtre et terne, qui me faisait penser à ces vieilles au teint cireux qui ne sortent jamais et qui, faute de couleurs, sont obligées de se barioler les joues de rose, d'un rose franc et gras comme on en fait plus de nos jours...

« Et bien, si vous n'êtes pas capable de vous concentrer deux minutes sur le cours d'aujourd'hui, vous allez changer de place et quitter cette fenêtre, qui cache de bien bonnes distractions pour une jeune fille comme vous ! Allez, prenez vos affaires, et placez-vous là-bas, derrière Rosalie ! »

Je pris mes affaires en silence et m'assis à la place qu'elle m'avait assignée. D'ici, je ne pouvais rien loupier de ce qu'avait démontrer ce cher Brown !

Je retrouvai mes amis durant la récréation, et nous avons pûmes discourir sur le devenir du monde, car bien entendu, chacun de notre groupe avait regardé le reportage de la veille.

« Si seulement on replantait massivement, cela pourrait compenser les coupes abusives ! Mais non ! On croit que la nature est un puits de réserves, et on pioche dedans sans se soucier du lendemain ! » Se plaignait Alphonse, un garçon déterminé, qui exprimait ses points de vue haut et fort.

« Mais je suis sûr qu'on peut faire quelque chose ! On ne va tout de même pas rester les bras croisés, à attendre qu'on transforme notre planète en un désert invivable ! » insista Thomas.

« Mmmh ... je ne pense pas qu'on puisse communiquer avec les géants qui dirigent le monde, mais on peut essayer avec les gens autour de nous ! » proposa Flore, une rouquine, des fleurs roses dans les cheveux.

« Et si on faisait un club au lycée ? On pourrait coller des affiches, ou faire des panneaux qui expliqueraient quelques uns des maux les plus graves dont souffre la planète ? Ou créer un stand d'informations ? Peut-être qu'en sensibilisant les élèves, les parents suivront à leur tour ! » soufflais-je, pensive.

« Mais c'est une excellente idée ! Si on attend que les présidents prennent des décisions radicales pour protéger l'environnement, on aura le temps ne nous voir pousser un troisième bras ! » s'écria Alphonse.

« Oui ! Oui ! Il faut qu'on se bouge ! Et je crois qu'il vaut mieux se voir pousser un troisième bras en se disant qu'on a fait tout ce qu'on a pu, plutôt que d'être rongé de remords parce qu'on avait autre chose à faire au moment où rien n'était encore fixé ! »

« Tu as raison Flore, je n'ai pas de cours tout à l'heure, j'en profiterai pour aller demander au foyer si on peut monter un club ! ».

La sonnerie retentit et les élèves se dirigèrent, criant, se poussant, ricanant vers leurs salles respectives, espérant tous que leurs professeurs aient un empêchement et ne puissent donner leur cours. Je me dirigeai moi aussi vers la salle d' SVT, des idées plein la tête pour notre futur club. Je me surpris même à écouter le cours et à participer, moi qui suis si timide et discrète ! Je ne sais pas, peut-être était-ce les perspectives de changements qui me réjouissaient, ou peut-être était-ce la sensation que j'allais enfin pouvoir m'épanouir dans un projet qui me tenait à cœur ? Je me laissais pourtant gagner par le frisson d'excitation qui courait dans mon dos, remontait mes vers omoplates et me caressait le cou.

12h30 : Je me présenta devant le bureau de Mr. Kolloi. Une étiquette jaunie aux coins encornés m'informait de Sa fonction : « animation du lycée » et des jours où il était présent. Par chance, cette journée figurait sur le petit écriteau en carton. Je respirai un grand coup et me décidai à entrer. Je pénétrai alors dans un monde où la poussière et le désordre régnaient en maître. Des étagères remplies de dizaines d'ouvrages étaient posés en tous sens en d'interminables colonnes et pas un pan du mur n'était nu, partout des affiches aux slogans aguicheurs, aux couleurs criardes et aux images loufoques ; je pouvais juste entrevoir l'espace vide entre deux images, d'une teinte qui devait être, lors de la pose, d'un beige lumineux et qui aujourd'hui tirait plutôt vers le jaune douteux. Je venais de passer la minuscule pièce au crible, lorsque mon regard s'arrêta sur un petit monsieur, tranquillement installé dans un fauteuil rayé incarnat du plus mauvais goût et qui semblait être dans les bras de Morphée depuis un bon moment. N'osant parler de peur de provoquer un réveil en sursaut qui pourrait le mettre dans une colère noire, je ne voulais cependant pas perdre l'occasion d'aller proposer nos idées en matière d'écologie. « Allez, je le fais pour la Terre ! » me dis-je. Je respirai profondément et donnai un

violent coup de coude à une pile de livres poussiéreux qui se tenaient à ma droite. La colonne frémit et plusieurs manuels basculèrent et allèrent s'enfoncer, ouverts, dans la moquette moelleuse, en un bruit mat. Le vieux monsieur reniflai, se retournai, nullement indisposé par la chute des écrits. Profitant de ce demi-sommeil, je toussai vivement, et enfin Mr Kolloi ouvrit ses yeux fatigués. Il ne fit aucun mouvement durant les trente premières secondes, tentant sûrement de se remettre du petit somme que j'avais maladroitement arrêté. Il posa ainsi les deux sphères noires qui lui servaient d'yeux sur moi. J'esquissai un petit sourire maladroit et ouvrit la bouche, prête à asséner mes projets écologiques. Il stoppa net mes ardeurs en levant un bras maigre et sec, qu'un pull kaki élimé tentait vainement de camoufler, puis il m'adressa la parole en ces termes : « Sachez mademoiselle que cela est très impoli de rentrer dans une pièce sans en avoir été autorisé ! J'espère que la raison pour laquelle vous me dérangez en vaut la peine !

Je dissipai vivement le sentiment de colère qui s'était propagé en moi, affichai un sourire radieux, et commençai mon « speech » :

« Oh oui, excusez-moi, je viens vous voir pour une noble cause : la protection de l'environnement ! Mes amis et moi-même avons eu l'idée de monter un club, où l'on pourrait organiser diverses manifestations, et pour prévenir...

Je n'eus même pas le temps de finir ma phrase que l'homme me lança son rire mauvais à la figure : un rire gars et fort, qui contrastait vivement avec l'allure misérable que lui avait octroyée la nature.

Quand enfin il s'arrêta, il posa sur moi ses grands yeux de têtard et commença à arpenter la pièce tout en me répondant. « Oui, effectivement je trouve ça très ... honorable. Mais j'espère que vous êtes consciente de la petitesse de vos actions, si actions il y a. Je ne pense guère que les jeunes de ce lycée soient intéressés : car vous autres, vous êtes bien trop égoïstes pour vous rassembler et tenter de faire bouger les choses ! Si vous m'aviez proposé un club manga, j'aurais sans doute accepté, car je sais que cela tenterait du monde, mais je dois avouer que je reste sceptique quant à votre projet C'est un sujet bien trop complexe pour des jeunes comme vous d'ailleurs, et la mobilisation de sept cents lycéens ne changerait rien à l'environnement. »

Je ne tenais plus en place : une folle envie de sauter sur ses étagères et de tout renverser m'assaillit, le désir de me transformer en lionne farouche et de croquer sans pitié cet être gringalet me passa aussi par l'esprit. Pour moi, la partie n'était pas encore perdue, mais comment convaincre un personnage si obtus dans ses opinions ? Je décidai de tenter le tout pour le tout, de jouer ma dernière carte ! « Nous sommes déjà quatre lycéens à vouloir faire partie de ce club, et les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas si indifférents au sort de la planète ! Je pense qu'ils savent que leur avenir est en jeu et je suis prête à vous prouver que notre club marchera ! Laissez-nous une chance ! Nous n'avons encore rien fait, que déjà vous nous annoncez un fiasco ! »

Ma ténacité avait dû payer, car il prit un air songeur, se replaça derrière son bureau, se gratta sous le nez et me répondit qu'on pouvait toujours essayer, mais qu'il ne me faisait pas signer de papier maintenant et que nous devrions nous débrouiller pour financer nos actions, étant donné que nous n'étions pas encore un club « officiel ». Je m'interrogeai sur l'honnêteté de sa démarche, mais devant cette victoire arrachée de justesse, je ne voulus pas tout faire s'écrouler et me tut.

En sortant de la salle, je soufflai un grand coup : la première étape était validée, il fallait maintenant faire ses preuves ! Mais par où commencer ? Je laissai balader mon regard dans le hall vide ; mes yeux se posèrent soudain sur une poubelle taguée dans un coin et qui surplombait plusieurs petits monticules de déchets divers qui s'éparpillaient autour. Voilà déjà un point négatif ! Il n'y a pas de tri ! Pourquoi n'installerait-on pas de poubelles pour les papiers et d'autres pour les déchets ménagers ? Je décidai alors de faire une liste où je pourrais noter toutes les choses qui clochaient dans le lycée ! Le soir même, j'en parlais à ma famille lors du dîner. Je déployais un enthousiasme formidable qui fit peut-être un peu peur à mes chers géniteurs ! D'ailleurs Papa me lança cette phrase cinglante : « tu devrais t'occuper de ton bulletin, plutôt qu'essayer de sauver le monde ! ». Ah les parents ! Il n'y a vraiment que les notes qui les intéressent ! J'avais espéré une petite marque de soutien, je ne sais pas, qu'ils me disent qu'ils étaient fiers de moi, même s'ils trouvaient la démarche compliquée à réaliser ! Mon frère ricana et me dit que de toute façon, la planète, c'était beaucoup moins rigolo que le jeu X-Men3 sur Playstation et qu'il n'irait jamais dans mon club pour cette raison. Devant tant de marques d'approbation, je piquai du nez dans mon assiette et analysai la couleur d'un vert fluo éclatant, plus que louche, de mes haricots verts durant la fin du repas.

Après plusieurs heures passées sur des sites à vocation d'information pour les Terriens sur les dangers que notre attitude faisait encourir, j'avais déjà imprimé un bon nombre de petits tracts. Je partis plus tôt le lendemain, me postai devant le lycée en en barrant l'accès à tous ceux qui ne prenaient pas mes papiers. Je fus rapidement à court de tracts, mais lorsque je rentrai à mon tour dans le hall d'entrée, je découvris avec horreur que la plupart des documents gisaient à terre, formant une auréole blanche autour de la poubelle, déjà pleine à huit heures du matin. Je sentis un sanglot se briser dans ma gorge, je remarquai les yeux de dizaines de lycéens posés sur moi. Flore et Thomas m'aperçurent et vinrent me reconforter. Ils trouvaient mon initiative géniale, c'était peut-être que la méthode qui n'allait pas ! Flore avait peint quelques grandes affiches, très colorées, où elle avait écrit, en très gros : « Pour sauver notre planète, rejoignez le CLUB ENVIRONNEMENT, réunion le 5 mai devant la vie scolaire ». Je trouvai ça un peu tiré par les cheveux « pour sauver notre planète », mais bon, il fallait peut-être exagérer les choses pour attirer des gens ! Nous nous séparâmes, chacun pensant aux dures tâches qui nous attendaient : séduire les jeunes et les faire changer d'attitude. Mon premier cours était celui d'SES. Je n'étais guère enchantée d'y participer, mais je ne voulais pas me retrouver avec un trimestre semblable au dernier, qui pour information, avait fait dresser les cheveux de ma mère et horrifié mon père ! C'est dans ce cours si ennuyeux qu'une idée me vint : nous parlions des entreprises qui tentaient de rivaliser en se démarquant de ses concurrentes, que ce soit par la publicité, les prix ou les emballages. Il fallait que nous aussi nous nous démarquions, il fallait qu'on se fasse remarquer : comme ça, même si les gens ne semblaient pas s'intéresser à notre cause, ils se souviendraient tout de même de nos messages ou de nos interventions ! Un léger coup d'œil au dehors me donna l'idée de mon prochain costume, je décidai de le garder pour moi et de créer la surprise le lendemain matin. La journée lycéenne ne nous laissait malheureusement pas beaucoup de temps pour nous atteler à notre tâche. C'est ainsi que nous ne réussîmes qu'à coller les affiches de Flore dans les couloirs et de demander une salle pour notre prochaine réunion.

En rentrant chez moi, je me mis immédiatement à la confection de mon costume : il fallait qu'il soit voyant, drôle et extravagant ! Sa beauté ne comptant pas, je le fis particulièrement laid. J'imprimais aussi plusieurs centaines de tracts, réduisant à néant un paquet de feuilles et suscitant de vifs cris chez mon père, qui s'indigna de ma consommation abusive d'encre. Le grand jour arriva, j'enfilai mon équipement, pris les tracts d'une main et dans l'autre un gros carton de déménagement et sortit de ma chambre, l'air décidé. Les réactions ne se firent pas attendre à la maison : mon frère se jeta par terre en riant, se tenant le ventre et pouffant à n'en plus finir ; ma mère, attirée par le brusque remue-ménage, sortit la tête de la salle de bain, une chose pâteuse et verte sur le visage, la brosse à dent dans la bouche. Elle aperçu d'abord mon frère, roulant dans le couloir en se tordant de rire, puis elle leva les yeux sur moi. Je lui décochai un de mes plus beaux sourires et descendis l'escalier, la tête haute. Je ne pu voir l'expression de ma mère, mais je l'imaginai aisément la tête encore hors de la salle d'eau, le regard ahuri et la mâchoire pendante. Dans la rue, les réactions se firent plus discrètes : les gens se retournaient sur mon passage ou me lançaient des regards surpris.

En arrivant devant le lycée, j'installai mon matériel : j'allai déposer mon carton à droite de la porte menant au hall, puis je vins me poster, comme la veille, devant la porte d'entrée, les tracts à la main, un sourire collé aux lèvres. « Il faut être sûr de soi et jouer son rôle à fond » me dis-je quand j'aperçus la première cargaison qu'un bus scolaire venait de livrer. A mesure que la troupe d'élèves approchait, je les vis écarquiller les yeux, ricaner, me montrer du doigt, mais je restai fermement plantée devant l'entrée. Bien sûr, j'eus droit à plusieurs réflexions, toutes plus fines les unes que les autres, comme « eh ! C'est pas le carnaval aujourd'hui », ou « fais gaffe à ne pas t'éborgner avec toutes ces branches », mais je continuai à distribuer mes papiers, leur indiquant qu'ils pouvaient les déposer dans le carton, situé cinquante mètres plus loin, pour qu'on puisse les recycler. Les gens étaient tout de même décontenancés par mon sérieux et les remarques s'estompèrent rapidement. J'eus même droit aux sourires de quelques filles, et, comble du bonheur, une élève de terminale vint même me parler, me félicitant pour ma ténacité et me demandant si elle pouvait se joindre au groupe. Quelle joie ! Le ridicule de mon déguisement n'avait pas effarouché les lycéens, et je trouvai même dans mon carton qu'un petit tas de feuilles, preuve qu'ils les avaient gardées ! Je vous révèle tout de même mon habit d'apparat : la veille, j'avais fait une virée dans la forêt, celle qui jouxte mon jardin, et j'avais ramené

une quinzaine de branches fines pourvues de nombreuses feuilles. J'en avais ensuite trouées l'extrémité et les avais enfilées par trois sur une corde verte. Quand les trois « arceaux » furent réalisés, je les assemblais entre eux par d'autres morceaux de ficelle et surmontait le tout de feuilles, de pommes de pin, etc.... Niveau praticité, on pouvait mieux faire, mais niveau originalité, on ne pouvait pas mieux tomber ! Heureusement que mes amis furent là pour m'aider à retirer l'armature, car je ne pouvais arriver comme cela en classe !

Tous dans notre groupe avait été agréablement surpris du succès de cette matinée et nous voulions continuer sur cette lancée. Flore, pour qui les animaux étaient très importants, eut l'idée de mêler des images « chocs » au texte : elle imprima alors plusieurs photos d'ours polaires, au-dessous desquelles elle ajouta un texte poignant sur la responsabilité de l'Homme face à l'extermination progressive mais non moins réelle de ces animaux. Le principal facteur était bien entendu le rejet massif de CO₂ dans l'atmosphère, qui conduisait la Terre à se réchauffer, et donc les banquises, lieu de vie de ces ours, à fondre. L'idée n'était pas mauvaise : prendre les gens par les sentiments, c'est-à-dire leur montrer une charmante image d'ourson et y inclure un texte culpabilisant qui les ferait réfléchir et se questionner. Thomas, quant à lui, fit de nombreux panneaux où il abordait le thème des gestes quotidiens. Il avait même inclus des dessins qui attiraient l'œil et nous fûmes bien aise de constater que les gens se succédaient pour aller voir nos grandes pancartes colorées. Nous avons aussi mis à disposition des fiches où l'on pouvait d'ors et déjà s'inscrire au club et je découvris avec ravissement que quelques noms avaient fleuri sur le papier.

Je ne souhaitais pas partager notre succès avec mes parents ; ceux là avaient été si sceptiques et avaient témoigné une si grande indifférence au projet ! Ma mère m'avait quand même lancé un regard inquisiteur, le soir du jour de la distribution déguisée de tracts et avait tenté d'abuser de son métier de psychologue en me posant moult questions sur mes ressentis du moment, si j'avais des problèmes au lycée, ... Devant mon refus de coopérer, elle jeta rapidement l'éponge et conclut l'échange par un « si tu as besoin de parler, je suis là, d'accord ? » qui m'exaspéra au plus haut point.

Ce soir-là, en regagnant cet antre moelleux et douillet qu'on appelle lit, je pensai à toutes les beautés présentes dans la nature qui risquaient de ne plus exister d'ici à quelques années. Je repensai aux grands parcs emplis de bosquets touffus, aux arbustes verdoyants, à cette beauté luxuriante ! Quant il m'arrivait de passer à proximité de cet espace, mes pas me menaient insensiblement vers la grasse pelouse, comme si la volonté de fouler l'herbe pieds nus était plus forte que tout autre chose. J'aimai m'étendre parmi les pâquerettes, me laisser émouvoir par un papillon ou redevenir une fillette à la vue d'un insecte dont l'observation était des plus intéressante... La forêt était un aussi pour moi source de paix. Il me semblait pénétrer dans un lieu chargé d'histoires, de contes merveilleux, où le doux bruissement des feuilles me chuchotait des paroles mystérieuses. J'admire pour ainsi dire les arbres, leur force, leur grandeur ! Ils vivent si longtemps et se dressent, majestueux, parmi les hautes herbes et les fourrés ... Ce sont en quelque sorte les doyens de la nature.

Où irons-nous quand il n'y aura plus de forêt ? Quand tous les espaces verts seront aménagés en super complexes sportifs, avec de sinueux chemins pour courir, des collines artificielles pour les férus de VTT, des bancs à n'en plus finir offrant leur ossature aux marcheurs fatigués et aux couples enlacés... On voulait tout aseptiser, tout aménager. Les gens ne veulent plus se promener dans un lieu pour sa beauté, pour son charme naturel ; non, il fallait maintenant qu'il y est des jeux pour les enfants, un café tout proche pour pouvoir se restaurer, ... Je fronçai les sourcils ; la Terre souffrait de tant de maux : le problème de l'eau, du réchauffement climatique, de trop nombreux déchets, ... Allaient-ils s'amplifier jusqu'à ce que les populations se rendent compte qu'elles courent à leur perte ?

C'est l'esprit tourmenté que je trouvai alors le sommeil. Un sommeil lourd, agité, où je fis plusieurs rêves absurdes et pourtant lourds de sens. Dans l'un, nous vivions à l'ère préhistorique, il n'y avait ni centre commercial, ni cinéma, juste la nature, vierge de toute intervention humaine. Je cueillais des baies rouges dans un arbre, avec un autre de mes congénères. Nous échangeons de petits glissements aigus, lorsque soudain une bête d'une taille remarquable et à la toison cuivrée sauta sur ma compagne en un saut extraordinaire et lui arracha la jambe d'un coup, en dépit des gesticulations de celle-ci. Je restai pétrifiée devant le spectacle sanglant qui s'offrait à mes yeux : l'animal ressemblait à un tigre énorme et mastiquait lentement un des pieds de la morte. Brusquement un bruissement de feuilles se fit entendre et un cosmonaute, muni d'une sorte de pistolet métallique énorme surgit d'un buisson

jaune. Il pointa son arme sur l'animal étonné et lui envoya une rafale de balle dans la tête. Son œuvre accomplie, il me salua d'un mouvement de tête et replongea dans le bosquet. C'est à ce moment là que je me réveillai, la gorge sèche et le cœur palpitant. Cette confrontation de deux mondes totalement différents me fit l'effet d'une douche glacée et je m'aperçus que je préférerais de loin la vie à l'état sauvage, où nous déambulions nus, où nous nous nourrissions de produits naturels. C'est donc l'esprit tourmenté que je regagnai la table du petit déjeuner. Un silence inhabituel régnait dans la pièce seule se découpait dans ce calme la voix tonitruante d'un journaliste. Je prêtais alors l'oreille aux paroles clamées par le chroniqueur. Je compris soudain avec effroi qu'un pétrolier s'était échoué au large des côtes de Saint-Nazaire. Nous habitons à La Baule, et les proportions de pétrole se déversant étaient telles que je ne doutais point un instant que nos plages allaient être, elles aussi, souillées ! Je me lançai dans le salon, allumai la télévision qui me jeta violemment au visage l'image misérable du pétrolier, duquel l'on pouvait d'ors et déjà apercevoir de grosses flaques noires se déverser dans l'océan, animé par le remous des vagues. Je soupirai, consternée. Mais l'heure était déjà fort avancée et il fallait que je parte.

Bien entendu, tout le monde au lycée avait entendu parler du Naufrage du « Somptueux », et les lycéens échangeaient sur ce sujet, la mine perplexe et soucieuse. Mes amis aussi étaient abattus par la nouvelle et ne savaient quoi penser. Dans mon fort intérieur, je savais bien que La Baule serait touchée...

Les premières images vinrent le soir même : on voyait les nappes de pétrole, voguant tranquillement à quelques dizaines de mètres des plages. Je pris mon vélo et, s'en même attendre l'autorisation de mes parents, je m'enfonçai dans la nuit noire. Je roulai à vive allure, sentant la giflette du vent froid sur mon visage, qui s'engouffrait dans mon cou et refroidissait mes mains déjà rougies. Arrivée à la plage « Le Sablon d'or », je découvris avec étonnement qu'une foule d'autres personnes avaient eu la même idée que moi. De petits groupes éparpillés sur le sable regardaient avec anxiété la mer, écoutaient fébrilement son roulement répétitif. Puis soudain, quelqu'un cria « ça y est ! Les premières nappes sont arrivées ! ». Des dizaines de paires d'yeux se tournèrent vers l'endroit d'où la plainte s'était échappée et les murmures, discrets d'abord, s'amplifièrent. Je pouvais entendre des personnes dirent que c'était une catastrophe pour la flore; une autre que les touristes allaient se faire rares, avec ces galettes sur la plage, un vieux monsieur situé à ma droite s'écria qu'on devrait agir vite au lieu de tergiverser ! Alors les petits groupes se disloquèrent, tout le monde alla chercher des sachets en plastiques et des gants, qu'une femme en K-way distribuait, et s'attela à la tâche. Je pouvais distinguer les ombres noires surgissant, toujours plus nombreuses, sur le triste océan ... Le cœur gros, ne voulant pas faire de frayeurs à mes parents, j'enfourchai mon vélo et pédalais pensivement. Je rentrais et me couchais, la rage des pétroliers bouillonnant en moi.

Le lendemain au lycée devait se tenir la réunion de notre Club Environnement. Nous avions récolté nos fiches d'inscriptions et avions comptabilisé seize nouveaux membres. La pêche aux lycéens avait été fructueuse ! Flore avait réussi à obtenir, après d'insistantes demandes, une salle libre pour nous accueillir. Il était 13h15, je sortis du self, où la queue avait été particulièrement longue. « Ola lala, c'est pas vrai ! M'écriais-je en découvrant l'heure tardive. Ça n'arrive qu'à moi ce genre de chose : arriver en retard à une réunion qu'on prépare depuis une semaine ! » Je mis les bouchées doubles et arrivai en sueur dans notre salle. Tout le monde était déjà installé, je me hâtai donc de rejoindre Flore et Thomas, qui était déjà assis derrière le bureau. Mais où était donc Alphonse ? Je questionnai du regard Flore, mais elle me répondit par un haussement d'épaules, elle non plus ne savait pas. Thomas prit alors la parole, il indiqua d'où était venue l'idée du club et les actions déjà menées. Puis on fit un tour de table, où chacun se présenta, en précisant ce qui avait motivé sa présence aujourd'hui. J'étais heureuse de constater qu'il y avait des élèves de toutes les classes, aussi bien des secondes que des terminales. Nous en étions à marquer les idées d'amélioration du lycée sur le tableau quand la porte s'ouvrit sur Alphonse, cheveux en bataille, lunettes de travers, une combinaison blanche tâchée de noir comme seul habit. Il y eut une agitation soudaine dans la salle pendant qu'il nous rejoignait au bureau. « S'il vous plaît ? dit-il d'une voix ferme. Le silence se fit et tout le monde posa les yeux sur lui. Devant une telle assemblée, Alphonse rougit et bredouilla quelque chose. C'était tout bonnement inaudible ! Il me regarda avec un air de détresse. Comprenant sa gêne, je l'encourageai du regard à continuer. Il respira un grand coup et recommença sa phrase, d'une voix plus assurée :

« Oui, donc... comme je vous disais... Vous avez sûrement pu remarquer par mon habit et peut-être par l'odeur, aussi. (Il y eut un rire dans la salle.) que je reviens de la plage. Tout le monde doit être au courant du naufrage du Sublime, il y a deux jours. J'ai vu aux informations que des galettes de fioul s'étaient déjà échouées sur nos belles plages et j'ai décidé d'y faire un petit tour pour aller jeter un coup d'œil. Et ben, vous pouvez me croire, c'est pas joli ! Il y a d'énormes flaques de pétrole, et la mer en apporte toujours. J'ai même vu un oiseau mort, complètement mazouté. Il y avait des gens qui ramassaient déjà les boulettes, mais ils étaient si peu nombreux... Alors je leur ai filé un petit coup de main ! Oh, pas longtemps, mais assez pour comprendre qu'on n'arrivera jamais à tout enlever si on est si peu nombreux. »

Un profond silence avait pris place dans la salle, tout le monde était suspendu aux paroles d'Alphonse. Alors il continua : « Que diriez-vous d'aller, ce week-end, ramasser des boulettes de pétrole sur la plage ? Je sais que pour la plupart, le week-end est sacré, et qu'on préfère souvent voir ses potes ou sortir (il sourit); mais les circonstances font qu'on ne peut pas se permettre de laisser les côtes bretonnes comme elles le sont aujourd'hui... Alors, faites comme vous voulez, mais moi je serai présent, sûrement... voila ! »

Plusieurs personnes hochèrent la tête et discutèrent avec leur voisin de table. Soudain la sonnerie retentit et les élèves, encore hébétés, se levèrent prestement et regagnèrent leur salle de cours. Je trouvai la proposition d'Alphonse géniale et je ne manquerai ça pour rien au monde. J'espérai seulement que les autres du groupe se joindrait à nous ...

Le lendemain, je retrouvai Flore et Alphonse face à la mer. Ils étaient déjà en combinaison, et je m'empressai de me convertir, moi aussi, en « cosmonaute des plages » ! Il y avait peu de monde en ce samedi de mai ... quelques badauds regardaient la plage souillée depuis la promenade, une jeune fille était en train de peindre Je reconnus seulement la vieille femme qui m'avait tendu un sachet, le jour de la catastrophe. Elle grattait à l'aide d'une sorte de brosse généralement utilisée pour racler les plats encore bien gratinés, un rocher noir corbeau. Nous décidâmes d'attendre l'arrivée de nos nouveaux membres, car on espérait bien que quelques personnes du groupe viendraient nous aider. Mais après une quinzaine de minutes d'attente et pas la moindre trace de nos camarades, nous décidâmes de commencer sans eux. Alphonse avait les traits tirés, l'œil fuyant ; il se disait que son discours n'avait servi à rien, puisque personne n'était venu, et qu'il s'était complètement ridiculisé. Pour ma part, j'espérais encore que quelques uns puissent venir. Peut-être avaient-ils un peu de retard, peut-être avaient-ils eu un empêchement ? Cette dernière proposition me laissait cependant sceptique. Notre travail était harassant : il fallait se pencher, gratter, soulever... Le temps passé à réaliser une seule de ces actions était tel que la vue de cette tâche noire, étalée en inégales couches sur toute la plage, nous démoralisait tous. Le pétrole collait aux doigts et exhalait une odeur nauséabonde qui piquait les yeux.

J'avais déjà rempli sept sachets plastiques d'un poids impressionnant, et mon dos me réclamait une pause, quand j'entendis un brouhaha confus. Je relevai la tête, observai les alentours, et ne voyant rien qui puisse expliquer le bruit, repris mon travail. Cependant le bourdonnement se faisait de plus en plus fort et je décidai d'aller voir ce que ça pouvait être. Je gravis la plage, escaladai de gros rochers, sautai sur le muret jouxtant la promenade, et faillis chanceler devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux : une énorme masse constituée d'élèves de notre lycée, s'avancait, sourire aux lèvres et bouches babillantes, vers la plage. Ne comprenant pas immédiatement, je me laissai guider par mes pas, qui me menèrent à leur rencontre. Je reconnus une fille qui était venue à la réunion, placée en tête du cortège.

« Mais ... bredouillai-je, vous avez pu venir ? Et... c'est pour la plage que vous êtes là ?

Devant ma mine consternée, Laura, (c'est comme cela qu'elle se nommait) éclata de rire et me dit :

« Bien sûr que c'est pour la plage qu'on est là ! On est peut-être un peu en retard, mais ça a pris un peu plus de temps qu'on ne pensait, d'aller chercher tous nos amis, et les amis de nos amis ! Tout le monde a voulu participer, quand on leur a raconté le poignant discours d'Alphonse ! Et nous sommes ...mmmh.... Je crois que nous sommes une bonne soixantaine à nous être mobilisés ! Pour un samedi après-midi, c'est plutôt extraordinaire, non ? »

Elle eut un grand sourire. Derrière elle, des voix commençaient à s'élever, demandant « quand est-ce qu'on ira les enlever, ces fichues galettes ? » Je leur fit signe de la main : « c'est tout droit, et demandez Alphonse, pour le matériel ! »

Il y eut un grand cri qui monta de la troupe, en quelques instants, les élèves s'étaient dispersés, chacun courant vers Alphonse, qui, absorbé par son travail ingrat, continuait à gratter son rocher. Devant la foule qui se dirigeait vers lui, il prit soudain peur et...abandonnant son sachet, recula de trois pas. Celui-ci devait sûrement croire à des manifestants ou à des saouls peut-être. On se jeta sur lui et il roula plusieurs minutes avec un élève de terminale, très guilleret ma foi, dans le sable chaud. Quand cette course poursuite fut terminée, et qu'il reconnut plusieurs visages du lycée, s'habillant rapidement et se mettant gaiement au travail, il comprit soudain. Son visage couleur de marbre s'éclaira, un grand sourire lui fendit les joues, il fit alors le tour des nouveaux arrivants, en les remerciant de leur présence. Je regagnai alors la plage et repris mon travail, aidant de temps en temps certains lycéens, conseillant parfois sur la meilleure façon de gratter ... C'était tellement agréable de travailler à plusieurs ! Partout, des rires s'élevaient, des chamailleries éclataient. On entendait quelque fois des « oh ! C'était mon rocher ! Voleur ! » Puis de grands éclats de rire entre les deux concurrents. Une ambiance bonne enfant avait prit place, et l'on pu voir, louant notre détermination et notre courage, de plus en plus de personnes s'accoudant au muret de granit de la promenade, nous observer, pendant que l'on continuait à nettoyer la plage.

Quand le soleil commença à baisser à l'horizon et qu'un petit vent frais prit la place à la suffocante chaleur, les premiers partirent, et peu à peu, la plage se vida. Je rassemblai mes affaires, saluai les personnes qui restaient, et remontai la plage en direction du macadam. En haut, je jetai un œil sur le bord de mer que je venais de quitter : le travail que l'on avait effectué cette après-midi était stupéfiant ! A soixante personnes, nous avons presque nettoyé la moitié d'une plage ! Emplie d'une joie nouvelle, je pris la direction de ma maison en chantonnant.

Le soir, j'appris à mes parents la superbe mobilisation à laquelle nous avons eu droit, et le travail entrepris en une journée ; mes parents étaient moins joyeux que moi lorsqu'ils apprirent la nouvelle, mais ils me félicitèrent tout de même. La première fois depuis bien longtemps ! J'avais hâte d'être le lendemain, car nous y retournions dès le matin et j'avais parié avec mon frère, que le soir la plage serait comme neuve.

Dimanche : nous étions un peu moins nombreux que la veille, mais notre moral était au beau fixe et tout le monde avait envie de prouver qu'on pouvait, tous ensemble réaliser une œuvre honorable. Chacun se surpassa, et l'on vit même, sur les coups de 15h, une équipe télévisée locale venir à notre rencontre. Aucun lycéen ne voulait passer à la télévision, même locale, et je fus, un peu contre mon gré, enrôlée pour répondre aux questions des journalistes. Heureusement, les journalistes étaient fort aimables et ils m'expliquèrent rapidement comment allait se dérouler l'interview et les questions qui allaient m'être posées. Rassurée, le reportage démarra. Le reporter se fit tout d'abord filmé seul, devant la plage. Il expliqua que plusieurs plages comme celle-ci avaient été touchées par le déversement de pétrole du « Sublime » et il me donna la parole, me présentant comme l'une des précurseurs de ce grand nettoyage étudiantin. Voici le dialogue que nous échangeâmes alors :

« Je suis aujourd'hui avec Camille Leplantin, jeune lycéenne au lycée Jules Vernes. Pourquoi avez-vous décidé d'aller nettoyer les plages ce week-end ? Et comment pouvez-vous expliquer qu'autant de jeunes se soient mobilisées aujourd'hui ?

« J'ai été très tôt sensibilisée aux problèmes environnementaux qu'encouraient la planète : le problème de l'eau, de la déforestation, de l'effet de serre, ... Moi et mes amis avons alors décidé de créer un club au lycée, pour sensibiliser les lycéens à ces problèmes et tenter de trouver des solutions, de mettre notre lycée plus en harmonie avec la nature. Quand nous avons appris que le « Sublime » avait coulé et que des milliers de tonnes de pétrole étaient en train de s'échapper et de se diriger vers notre côte, nous étions tout chamboulés, et lors d'une de nos réunions, au lycée, nous en avons parlé, et décidé d'aller donner un coup de main aux personnes qui nettoient la plage. Car oui, on peut aider les agents municipaux, les plages nous appartiennent aussi, et nul n'est sensé ignorer qu'une telle catastrophe écologique est nocive pour la faune et la flore présente dans la mer, mais aussi pour notre tourisme. Si les plages ne sont pas rapidement nettoyées, les touristes ne viendront pas cet été, et c'est toute une économie locale qui s'effondrera ! Je pense que malgré tout, les jeunes ne sont pas aussi égoïstes que l'on pense, et qu'ils peuvent aussi se passionner pour une cause qui leur est chère. De plus en plus de lycéens, ou d'adolescents en général, ont pris conscience du rôle que l'Homme a joué dans la fragilisation de notre écosystème, et que les choses peuvent encore changées, que l'on peut tenter, grâce à des gestes simples de préserver notre planète. Moi et mes amis sommes satisfaits d'avoir,

presque sans l'aide de personne, réussi à nettoyer une plage. L'entraide, la solidarité, voilà ce qui nous a lié !

_ Oui, et vous pouvez être très fiers de ce que vous avez réalisé ! C'est incroyable, il n'y a pas deux jours, cette page était noire ! Et regardez aujourd'hui ! Avez-vous un message à faire passer à nos téléspectateurs et aux jeunes peut-être, qui s'interrogent sur les actions qu'ils peuvent mener et sur les plages mazoutées ?

_ Je rajouterai seulement que tous les bras seront les bienvenus pour nous aider à nettoyer les plages ! A n'importe quel moment, si vous avez quelques amis, c'est plus sympa, vous pouvez vous armer de gants et de sachets, mettre des vêtements qui ne risquent rien, et venir nettoyer quelques rochers ... Pour l'écologie en général, vous pouvez aller consulter des sites sur Internet, certains traitent ce sujet avec beaucoup de simplicité. Souvent, ces sites indiquent aussi les démarches que les gens peuvent mettre en place chez eux et qui leur permettent de faire des économies d'énergie comme par exemple éteindre les appareils le soir avant d'aller se coucher, utiliser des ampoules basse consommation. Voilà ! Vous m'excusez, le travail m'attend ! »

« Merci mademoiselle. Après ce message plein d'assurance et d'espoir, une page de publicité ! ».

Je rejoignais mes amis. La plage était propre, nos dos douloureux, nos visages rougis, mais nous avions réussi ! Nous avions nettoyé une plage ! Nous laissèrent alors éclater notre bonheur et nous tombâmes tous les uns dans les bras des autres. Partout des exclamations de joie, des félicitations, des hourras, des vivats ! Un élève de premier avait même apporté sa guitare et nous entamèrent alors un « Oh, happy Day ! » chargé de rires et d'émotions. Chacun pouvait être fier de soi !

En rentrant le soir, des applaudissements saluèrent mon arrivée, la télévision tournait, mes parents m'embrassait, me félicitant pour ma « prestation » et pour le travail que nous avions réalisés. Mon frère s'excusa et il me demanda craintivement, quel serait son gage, puisqu'il avait perdu son pari. Je ne réfléchis qu'un instant, et m'exclamai : « et bien le week-end prochain, tu m'accompagnes et on va nettoyer une plage ! ». Devant sa mine renfrognée, toute la famille éclata de rire, et la soirée se passa pour une fois sans dispute, sans radio. Nous étions tous ensemble, heureux de pouvoir partager nos ressentis..

Quelques jours plus tard, je fus convoquée dans le bureau de Mr. Kolloi. A peine avais-je effleuré sa porte que celle-ci s'ouvrit prestement. Je découvris alors un tout nouvel homme : il souriait, s'agitait en tous sens, et les mots se bouscuaient dans sa bouche d'une voix rieuse et fluette. Il semblait avoir retrouvé une seconde jeunesse. Il m'expliqua alors qu'il avait bien entendu vu le reportage de la veille, et qu'il avait été tout simplement époustoufflé par notre action. Il était sincère, il n'en revenait pas que des lycéens, qu'il avait toujours considéré comme de jeunes « bêtas », puissent se démener comme nous l'avions fait, et qu'il était maintenant rassuré sur l'utilité de notre club. Il s'excusa aussi, assez maladroitement il est vrai, mais si gentiment, que les larmes me montèrent aux yeux.

Après une courte pose, où chacun ne savait que dire, il me proposa de m'asseoir, et sans entendre mes plaintes quant à mon cours qui allait commencer, il me sortit toute une pile de magazines sur l'écologie : comment économiser l'eau, sur le développement durable, sur les constructions respectant l'environnement... Il me proposa de remplacer la nourriture exécrationnelle du self par du BIO, de changer toutes les ampoules du lycée, d'installer des doubles boutons aux chasses d'eau, d'installer des poubelles de recyclage, de ... J'en avais le tournis, mais je n'osai l'arrêter, car je voyais bien, la délicate mais non moins brillante lueur qui animait ses yeux, jusque-là éteints...